

AVANT-PROPOS

Déficit de sens et sens en excès

Du sens à la sémantique

Les travaux rassemblés ici ne prétendent évidemment pas constituer ne serait-ce que l'esquisse d'une histoire de la sémantique. Outre les limites qu'impose un numéro de revue, la tâche présenterait de nombreuses difficultés. Cette introduction ne s'assigne pour but que d'en inventorier quelques-unes parmi les plus saillantes, de justifier les choix qui ont présidé à sa composition, sans souci d'exhaustivité, et selon un point de vue dont l'auteur de ces lignes porte seul la responsabilité.

Les différentes contributions qu'on va lire sont ordonnées autour de deux principes : l'un chronologique, l'autre thématique. Ces deux principes renvoient ensuite à un état contemporain de la sémantique.

1. — Le premier principe conduit à privilégier deux périodes cruciales dans le traitement de la question du sens : l'âge classique et la charnière des XIX^e et XX^e siècles. Ce choix dans la périodisation vise d'abord à rappeler la singularité historique qui s'attache à la définition moderne d'une discipline spécifique prenant "le sens" pour objet, et portant un nom qui l'objective parmi les sciences du langage (cf. [Bergounioux, 1987]).

S'il s'agit bien d'un "rappel", c'est que les travaux de sémantique ne manquent jamais de souligner d'entrée cette singularité. Il assortissent en général ce rappel d'une caractérisation négative de la discipline qu'ils promeuvent, dans ce qu'on peut considérer comme différentes stratégies de "réhabilitation", en somme. En effet, les sémanticiens (linguistes) modernes ont beaucoup dit de la sémantique qu'elle constituait la "parente pauvre" de la linguistique. Greimas l'affirme en préface à sa *Sémantique structurale* en 1966, et la même année, T. Todorov, le redit — dans les mêmes termes — en introduction au premier numéro de la revue *Langages* (Larousse), consacré à la sémantique. Or, dans l'intervalle des

plus de trente années qui nous séparent de cette époque (pionnière ?), cette thématique de la pénurie semble s'être tarie. Elle s'est même inversée, semble-t-il, au profit de la thématique d'un foisonnement un peu monstrueux et difficilement maîtrisable des travaux qui prennent le sens pour objet. Un récent traité de sémantique visant à fournir aux étudiants une synthèse à la fois accessible et complète du domaine s'ouvre ainsi sur ce constat :

“Discipline récente, mais dont les racines plongent dans une tradition plurimillénaire de réflexion sur le langage, la sémantique est aujourd'hui un vaste territoire” [Nyckees, 1998, p. 5].

Ce constat assigne à l'ouvrage une tâche en effet sinon démesurée, au moins immense : même en restreignant l'objet d'étude à la “signification linguistique”, et dans celle-ci, à la sémantique lexicale — sans ignorer pour autant le rôle de la morphologie et de la syntaxe — il faut, pour remplir le contrat, à la fois résumer les acquis et promesses de la sémantique historique, ceux de la sémantique structurale, interroger le poids et la validité des traditions rhétoriques, celle des approches logiciennes, rendre commensurables ces traditions avec l'histoire des théorisations du signe, celles de l'énonciation et de la cognition, rapporter enfin ces différentes “entrées” dans le sens aux théories de la signification.

La sémantique “parente pauvre de la linguistique” ? Si on compare cette profusion des années 90 à la déploration récurrente de la “rareté” venant des théoriciens des années 50/60, qui relayaient eux-mêmes à leur manière l'expression du sentiment dominant des sémanticiens de la fin du XIX^e siècle de s'aventurer sur un terrain sans prédécesseurs, la sémantique apparaît plutôt aujourd'hui pour la fille, subitement (à l'échelle historique) enrichie, de ses pères. À moins — ce sera notre hypothèse — qu'à l'image d'Eros, fils de Poros et de Penia selon le *Banquet*, elle ait toujours présenté au fond même de son projet, cette *ambivalence* entre deux postulats contraires : l'une vers la *pénurie radicale*, l'autre vers la *ressource inépuisable* et immaîtrisable... La sémantique apparaîtrait alors moins comme une “spécialité” des sciences du langage modernes que comme une manière assez paradoxale qu'ont les sciences du langage de prendre en charge l'essentiel du langage humain (l'aptitude de produire des significations à partir de formes), comme un “reste” irréductible qui, au bout du compte, échappe toujours par un biais ou un autre à la formalisation, obligeant à une reprise de ses fondements mêmes. En cherchant à lui conférer un domaine propre selon différentes stratégies, différents points de vue, (synchronique et/ou diachronique, substantiel et/ou formel, statique et/ou dynamique, objectif et/ou subjectif, continuité et/ou discontinuité...) les sciences du langage retrouveraient toujours, dans leur effort même, le terme de l'alternative stratégique qu'elles cherchaient à exclure pour asseoir plus solidement la sémantique.

De sorte que la sémantique se définirait moins, historiquement, comme domaine spécialisé de la linguistique, à côté de la phonologie (son modèle instituteur chez Bréal), de la morphologie ou de la syntaxe, que comme *tension* : tension entre elle-même et elle-même (le dialogue que les sémanticiens entretiennent entre eux à plusieurs générations de distance, en sautant parfois une ou plusieurs générations — voir plus bas), tension d'autre part entre les divisions et parties de la linguistique subitement mises en contact entre elles par la confrontation qu'elles ne peuvent pas éviter (aussi "formalisées" soient-elles) avec le sens.

C. Normand, coordonnant en 1990 un ouvrage collectif sur la "question vive" du sens, avait sans doute pointé le topos de cette tension toujours reconduite quand elle remarquait après coup que les auteurs de l'ouvrage (linguistes) :

"se divisent sur la nécessité de faire intervenir cet extérieur [ce qui est signifié] et sur les degrés ou les niveaux de cette intervention. C'est dans cette hésitation entre sens et signification, entre interprétation et analyse des processus qui mènent à cette interprétation, ainsi que dans l'impossibilité de clore la question, que se pose le problème d'une sémantique linguistique. Si certains croient possible d'en faire un domaine homogène, d'autres y voient la tentation de réintroduire les déterminations infinies de l'extérieur dans une analyse qui serait à la fois interminable et informalisable" [Normand, éd., 1990, p. 15].

Ce qui expliquerait au moins en partie la difficulté rencontrée par les linguistes modernes à organiser leurs travaux de sémantique de manière cumulative. Dès les efforts de Darmesteter aux prises avec la "vie des mots", plus encore avec M. Bréal [1897] et sa "science des significations", derechef dans l'effort d'élucidation épistémologique de V. Henry [1896] on peut se demander si l'approche "spécifiquement linguistique" des faits de sens, n'en vient pas très vite à se confondre tout simplement avec le projet de linguistique générale, au-delà, donc, de la spécialisation des points de vue sur le langage selon les distinctions de la grammaire traditionnelle, dans une confrontation cruciale avec le problème du sujet parlant, et dans la perspective d'une réorganisation nécessaire des parties et divisions de la linguistique. S. Delesalle (en particulier *in* [Delesalle, Chevalier, 1986]), commentant le chapitre XXV de *L'Essai de sémantique* de Bréal ("L'Élément subjectif") a mis en évidence cette dimension "en excès" de la sémantique, par rapport à toute spécialisation. Nous avons essayé jadis pour notre part (*in* "Le Sens entre nature, volonté et inconscient" [Chiss, Puech, 1997]) de mettre en évidence quelques enjeux du même type dans les débats concernant le cadre métathéorique des sémanticiens de la fin du XIX^e siècle : c'est à travers les notions de "conscience", "inconscient", "volonté", "habitude", "automatisme", "nature"... que la dimension "proprement linguistique" du sens à la fois se révèle et se dérobe, d'un même mouvement, et dans la construction plus ou moins explicite, plus ou moins contradictoire des propriétés du "sujet

parlant". Comme si la constitution d'une sémantique linguistique supposait comme condition de principe que le sens s'opacifie sous le regard objectivant du linguiste, mais que cette objectivation conduisait très vite et nécessairement à un au-delà de la spécialisation, dessinant un autre horizon pour les sciences du langage et leur nécessaire réorganisation interne.

N'est-ce pas ce que dit à sa manière au terme (provisoire) d'un itinéraire court (à peine un siècle) la proposition benvenistienne de distinguer dans les faits de langue "sémiotique" et "sémantique" pour réordonner non pas simplement une discipline spéciale, traitant du sens, mais, bien toute une constellation d'approches linguistiques du sujet de la langue "convertie" en discours ? J.-C. Coquet [1997, I, 2], prend la mesure des effets de cette proposition sur l'histoire récente des rapports sémiologie/linguistique, et [*ibid.*, III, 4] sur les contradictions de la linguistique structurale "d'inspiration saussurienne" entre le "principe d'immanence" qui guide cette dernière, la volonté de rendre compte des processus référentiels qu'elle n'a jamais abandonnée et le parti qu'on peut tirer en ce domaine de la référence souterraine de la linguistique structurale (Jakobson, Hjelmslev) à la phénoménologie. Mais il est vrai que la "réforme" de Benveniste suit les réorganisations saussurienne et que son interprétation est de ce fait même subordonnée à la délicate question — pour l'historien — de l'héritage saussurien et de l'inventaire de son "véritable" patrimoine.

Or, ce n'est pas seulement par goût du paradoxe qu'on peut dire que la linguistique saussurienne — nonobstant son caractère programmatique, inachevé, lacunaire... — est obsédée, hantée par la question du sens et surtout de sa "place" dans la linguistique générale. Une lecture serrée du *CLG* et du chapitre sur la valeur le laissait déjà pressentir (cf. [Normand, *op. cit.*]), mais c'est ce que confirme *symétriquement* les nouvelles lectures de Saussure appuyées sur la prise en compte globale des manuscrits du linguiste genevois [Bouquet, 1997] : la linguistique générale esquissée par Saussure serait, pour partie au moins, et projectivement bien sûr, une "grammaire du sens", une sémantique (?). De ce point de vue, la réorganisation des savoirs de la langue, loin d'exclure le champ de la parole, le ferait apparaître alors comme le complément indispensable de la linguistique de la langue. Ce que montre par exemple et entre autres, un fragment rédigé en 1912 pour justifier la création à Genève d'une chaire de stylistique "conçue de la manière dont l'ont illustrée les travaux de M. Bally" :

"on pourrait craindre (...) l'objection consistant à dire : Mais alors c'est tout simplement de la linguistique qu'on nous offre sous le nom de stylistique. Oui, Messieurs, tout simplement de la linguistique. Seulement, j'ose le dire, la linguistique est vaste. Notamment elle comporte deux parties : l'une qui est plus près de la *parole*, force active, et origine véritable des phénomènes qui s'aperçoivent ensuite peu à peu dans l'autre moitié du langage. Ce n'est pas

trop que les deux [parties jouissent chacune d'une chaire dans une faculté]", cité par [Bouquet, 1997, p. 268].

Ce que confirmeraient encore les remises en cause, sous la plume même du genevois de la "séparation de la langue et de la parole". Remises en cause qui rétrospectivement relativisent singulièrement — sur le plan historique toujours — les innombrables reproches sur ce point des lecteurs ultérieurs de Saussure. Par exemple :

"Mais *restriction* : peut-on séparer à ce point les faits de parole des faits de langue ? Ainsi une série grammaticale est bien dans la langue. Mais il y a toujours cet élément individuel qu'est la combinaison laissée au choix de chacun pour exprimer sa pensée dans une phrase. Cette combinaison est dans la parole, non dans la langue, car c'est une exécution. Cette partie-là — l'usage individuel du code de la langue — soulève une question. Ce n'est que dans la syntaxe en somme que se présentera un certain flottement entre ce qui est donné, fixé dans la langue et ce qui est laissé à l'initiative individuelle. La délimitation est difficile à faire. Il faut avouer qu'ici dans le domaine de la syntaxe, fait social et fait individuel, exécution et association fixe, se mêlent quelque peu, arrivent à se mêler plus ou moins. *Nous avouons que c'est sur cette frontière seulement qu'on pourra trouver à redire à une séparation entre la langue et la parole*" [ibid., p. 336-337].

La linguistique générale projetée par Saussure, parce qu'elle serait une sémantique qui ne se reconnaît pas vraiment dans les travaux de sémantique qui lui sont contemporains (pas plus Bréal qu'Henry), ne serait-elle qu'une sémantique qui ne peut pas prononcer elle-même son propre nom ? Une linguistique des processus de "sémantisation de la langue" que la stylistique de C. Bally préfigurerait plus fidèlement que la discipline "inventée" par Darmesteter et Bréal, peu valorisée par les manuscrits saussuriens et peu commensurable avec l'entreprise saussurienne ? mais que la linguistique générale de Benveniste, attachée à refonder plus qu'à rectifier, corriger ou compléter celle de Saussure tâcherait de réaliser, tendanciellement et après coup ?

Quoi qu'il en soit, on peut penser que de nombreuses lectures structuralistes du *Cours* ont reposé sur un effet d'optique, lié sans doute à la rédaction de l'édition de 1916, mais plus profondément à l'interprétation des relations forme/sens et au fond, à la définition même du signe comme relation *indissociable* du signifiant et du signifié. Un formalisme du signifiant appelle comme par nature un formalisme du signifié. Si l'on identifie le devenir-science de la linguistique à son aptitude à dégager les relations *formelles* qui règlent les deux faces du signes, on peut, ou bien mettre radicalement en doute la possibilité d'une sémantique, comme le fera très tôt Bloomfield, ou bien autonomiser la sémantique par dissociation de la forme et du sens. Il semble bien que l'originalité de la visée de Benveniste réside précisément dans une tentative pour repenser les formes dans la perspective d'une approche dynamique de la "sémantisation de la langue", d'une théorisation du sens

à partir des formes et en elles. Le titre célèbre des *PLG* "L'Appareil formel de l'énonciation" dit en effet la volonté de tenir ensemble le système ("appareil"), les relations ("formel"), et les processus (linguistiques) de subjectivation par lesquels les locuteurs convertissent la langue en discours ("énonciation").

Enfin, c'est bien sûr tout l'*imbroglio* des relations entre sémiologie (ou sémiotique) et linguistique qui s'instaure à partir des indications de Saussure qu'il faudrait essayer de clarifier (cf. [Puech, éd., 1992] pour une première ébauche de ce travail et [Auroux, 1983, 1988, 1995] pour la période présaussurienne et l'âge classique) pour préciser de quelle manière la linguistique structurale a tenté de poser le problème du sens à partir de la conception saussurienne du signe. En appelant de ses vœux une "sémiologie de deuxième génération" Benveniste dit encore à la fois, et la fidélité à Saussure, et la nécessité de le dépasser dans un geste de fondation... qui le retrouve. Symétriquement, lorsque F. Latraverse ici même (cf. également [Latraverse, 1987]) scrute les potentialités actuelles d'une sémantique lockienne fondée sur une sémiotique d'époque très antérieure à l'idée de "sémantique spécifiquement linguistique", il souligne encore l'état d'extrême *tension* (chronologique et conceptuelle) dans laquelle se tient l'histoire de la sémantique. Surtout si l'on tient compte du fait que le chapitre II, XXVII de l'*Essai sur l'entendement humain* est sans doute l'acte de baptême de la notion de "conscience" (cf. [Balibar, 1998]) ...

Dans cette mesure, et même si l'empan de cette périodisation a quelque chose de vertigineux, il ne nous a pas semblé illégitime de demander à des spécialistes de l'âge classique de déplacer légèrement la question du traitement scientifique du sens et de son objectivation. Avec la *pratique* lexicographique des Académiciens, une conception du sens est *mise en œuvre* (S. Delesalle et F. Mazières), avec la *pratique* de l'exemplification grammaticale dans le cadre de la *Grammaire générale et raisonnée* également (J.-M. Fournier). N'est-ce pas à nouveau une série de *tensions* entre la pratique et la théorisation, entre langue-objet et métalangue, entre généralité et propriétés particulières d'une langue qui est ici à l'œuvre ? Pour la période contemporaine, l'histoire courte du concept d'autonymie (celui-là même dont se servent parfois les auteurs précédents pour rendre compte du travail des lexicologues et grammairiens classiques) et de ses migrations de la logique à la linguistique met également en jeu — dans un tout autre contexte, avec d'autres moyens — les écarts entre des pratiques d'analyse qui ne peuvent échanger leur expérience de discipline à discipline qu'en se spécifiant toujours davantage.

2. — C'est pourquoi l'autre principe qui a guidé notre recueil consiste à focaliser l'attention sur ce qui, dans la sémantique conçue comme

domaine de la linguistique, oblige à se rendre attentif aux transferts disciplinaires : principalement de la rhétorique (B. Nerlich), de la psychologie (J. Friedrich) ou de la logique (D. Savatovsky, B. Bosredon/I. Tamba) vers la linguistique, de la linguistique vers la sémiologie, mais aussi, en quelque sorte, de la linguistique à la linguistique (G. Bergounioux), puisque la place d'une sémantique dans ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui les sciences du langage ne cesse depuis la fin du XIX^e siècle de se négocier conflictuellement, on le sait, entre syntaxe, pragmatique, linguistique textuelle, lexicologie... Dans ce cadre, la construction métalinguistique du sens dans la constitution d'outils linguistiques, et plus largement, dans le processus de grammatisation des langues trouve un intérêt renouvelé : elle concerne, comme nous l'évoquons à l'instant la tension que l'approche du sens institue entre l'invention des outils théoriques (la grammaire générale, la logique), des pratiques spécifiques — celle du lexicographe, du grammairien, du sémioticien (S. Delesalle/F. Mazières, B. Bosredon/I. Tamba) — et la réalité (construite autant que reflétée) d'une langue singulière. Acceptera-t-on de considérer l'invention des télécommunications comme une étape dans l'histoire de l'outillage des langues ? Il serait bien étonnant que la transmission du sens à distance, que la re-production indéfinie devenue possible de l'acte de langage n'offrent pas sur la langue et le sens une perspective renouvelée et quelque peu vertigineuse : les signaux, à côté des signes et des figures (J. Fehr).

Au-delà de cette thématique particulière, on pourrait considérer que l'orientation générale des articles présentés ici procède d'une double constatation liée à certains aspects de la situation actuelle des recherches en sémantique :

— Un indice qui peut passer pour superficiel, d'abord. Pour un observateur des ouvrages de vulgarisation de haut niveau, des manuels d'enseignement supérieur, la sémantique est sans doute en train de (re?)devenir un objet d'enseignement en tant que tel. Certes, la situation est encore confuse, mais la "parente pauvre" (Greimas) de la linguistique semble revendiquer récemment un statut dans la transmission des connaissances à côté de la pragmatique, de l'analyse de discours, de la stylistique ou de la grammaire. C'est bien sûr la sémantique lexicale qui s'impose ici comme topos d'enseignement. Mais elle s'impose de manière significative si l'on songe que la disciplinarisation des savoirs linguistiques — et particulièrement la disciplinarisation scolaire/universitaire — est toujours beaucoup plus l'indice d'un savoir qui se cherche, que celui d'un savoir installé (cf. [Chiss, Puech, 1999]) : le signe qu'une dialectique de l'offre (théorique) et de la demande (didactique) est bien embrayée.

— L'autre indice est un peu plus qu'un indice : c'est le développement depuis une vingtaine d'années des travaux d'histoire de la linguistique qui, d'une part, ont permis d'affiner certaines images du devenir des sciences du langage, parfois de défricher des terres mal connues, d'autre part d'alerter les chercheurs directement impliqués dans un domaine sur l'horizon de rétrospection de leurs recherches. Sur le premier point et avec des fortunes diverses, W. Terrence Gordon [1983], mais surtout B. Nerlich [1992 et 1993, éd.] ont donné des synthèses raisonnées, comparatives et problématisées du développement de la sémantique qui vont bien au-delà des maigres références rituelles donnés par les sémanticiens français et les outils de vulgarisation des années 60/70. Si l'on admet que les recherches sémantiques modernes procèdent d'une approche sémiotique, ou la croisent inévitablement, les travaux de L. Formigari [1994] sur la sémiotique empiriste allemande post-kantienne, ceux de J. Trabant [1992] sur Humboldt modifient là encore sensiblement nos représentations de cette histoire. Enfin, il semble bien que c'est des chercheurs eux-mêmes aujourd'hui, que vienne la volonté de construire pour la sémantique des représentations d'ensemble à visée autojustificative, sans doute, mais aussi éclairante. Lorsque F. Rastier [1998] oppose dans un article récent la tradition linguistique "logico-grammaticale" à la tradition "rhétorico-herméneutique", il propose bien un cadre épistémologique général visant à situer et fonder une problématique du texte, mais aussi une hypothèse historique quant à l'origine des distinctions entre sens et signification et un itinéraire de reconnaissance possible dans les paradigmatisations passées de la sémantique. J.-C. Anscombe [1998], dans la même publication, se livre à un exercice du même type en proposant une typologie des sémantiques contemporaines qui n'ignore pas la genèse des problématiques.

3. — Il serait vain, bien sûr, de chercher dans l'histoire, la confirmation d'une permanence concernant les problèmes posés par l'identité disciplinaire de la sémantique. D'abord parce que comme le notent tous les théoriciens contemporains qui cherchent à définir une telle approche spécifique, la volonté d'une prise en charge "proprement linguistique" de la signification est un phénomène récent. D'autre part, parce que ce phénomène relève, rétrospectivement, du paradoxe. En 1966, A.-J. Greimas énumérait déjà trois raisons principales à ce qu'il considérait significativement comme un "retard" de la sémantique sur les autres approches des phénomènes linguistiques :

— le privilège accordé très tôt à l'étude de la forme phonique des langues, privilège découlant de la découverte précoce du caractère discret des phonèmes lors de "la première révolution scientifique de l'humanité" : l'invention des alphabets.

— L'extrême difficulté — par contraste avec la phonétique/phonologie — à assigner à une science de la signification un objet qui lui soit propre tant, du moins, que l'investigation du sens restait "cantonée" à la "substance psychique". Greimas désigne — dans le style (néo-bachelardien) de l'époque [1966] les obstacles à l'avènement d'une science linguistique du sens (qu'il entend fonder dans l'ouvrage en question) :

"La définition traditionnelle de son objet, considéré pudiquement comme «substance psychique», empêchait de la délimiter nettement par rapport à la psychologie et, plus tard, la sociologie" [1966, p. 7].

— Enfin, l'influence exercée sur les sciences du langage par un anti-mentalisme diffus mais omniprésent, qu'il prenne l'apparence du behaviorisme à la Bloomfield ou celle des formalismes divers qui scandent le développement de linguistique moderne.

Sans être de même nature, ces trois raisons — rapprochées par Greimas dans l'introduction à un ouvrage (le fait est rare depuis l'*Essai de sémantique* de Bréal en 1897) qui revendique à la fois, dans son titre et son projet, le statut explicite d'une "sémantique", qui plus est "structurale" — sont à peu près admises par tous aujourd'hui. Le paradoxe tient bien sûr à ce que l'émergence d'une *dénomination* autonome pour la discipline linguistique prenant en charge la signification à la fin du XIX^e siècle chez Bréal accompagne sans doute pour Greimas un programme scientifique étroitement lié à la définition du sens comme "substance psychique", obstacle selon lui, on l'a vu, à une sémantique proprement linguistique.

De manière significative, par ailleurs, même si les travaux plus récents en sémantique cognitive ne reprennent pas à leur compte, dans les mêmes termes, le projet d'une discipline "spécifiquement linguistique" du sens, ils s'inscrivent la plupart du temps dans cette thématique du "retard" dont on peut raisonnablement penser qu'elle se met en place dans les années 50/60, à partir de l'émergence dominante de la problématique structurale, relayant dans son registre propre (celui de "l'autonomie de la linguistique") les remarques de Darmesteter et Bréal. Ce retard, les cognitivistes les plus convaincus en attribuent tout simplement une part décisive à la sémantique structurale elle-même : ils ajoutent en somme une ligne à l'énumération greimassienne... pour y inclure Greimas lui-même.

C'est ainsi que D. Geeraerts (s'appuyant sur de nombreuses références contemporaines) en vient même à voir dans la sémantique structurale à la Greimas, une simple parenthèse dans une tradition d'approches historico-psychologico-philologique du sens que retrouverait enfin (une fois fermée la parenthèse structurale) la sémantique cognitive :

"Ce désir structuraliste d'une approche autonome de la sémantique en linguistique est à nouveau rejeté par la sémantique cognitive en faveur d'une

approche résolument psychologique, dans laquelle l'étude des structures linguistiques doit être en accord avec ce qui est connu du fonctionnement cognitif en général (...). On peut dire que, au temps de la sémantique historico-psychologique, la distinction [entre les données encyclopédiques et les données purement sémantique] n'avait *pas encore* été largement acceptée, alors qu'avec la sémantique lexicale contemporaine elle n'est généralement *plus acceptée*" [Geeraerts, 1991, p. 28-29].

La sémantique cognitive retrouverait donc, par-delà Saussure et la "parenthèse" structurale, l'orientation sémantique de H. Paul (1880, *Prinzipien der Sprachgeschichte*), d'A. Darmesteter (1887, *La Vie des mots étudiée dans leurs significations*), de M. Bréal (1897, *Essai de sémantique*), W. Wundt (1900, *Volkerpsychologie*), de K. Nyrop (1913, *Grammaire historique de la langue française : IV, Sémantique*), d'A. Carnoy (1927, *La Science du mot : traité de sémantique*). Elle ne retrouverait bien sûr cette première inspiration que pour la prolonger, la perfectionner.

Au titre des convergences entre l'ancien et le nouveau paradigme, on mentionne alors :

a) l'approche psychologique de la signification entendue comme "concept mental" et l'on tire les conséquences de cette définition quant à la conception générale du langage qu'elle présuppose :

"Après une génération de chercheurs qui admettaient implicitement que le langage pouvait être décrit en ses propres termes, il est devenu plus intéressant de se demander quelle part de la structure du langage est déterminée parce que les hommes ont un corps avec des sens pour la perception, une mémoire, des capacités d'enregistrement et des limitations, par le fait que les hommes doivent essayer de donner un sens au monde avec des ressources limitées et par le fait que les hommes vivent en groupes sociaux et doivent essayer de communiquer entre eux" [Lakoff, 1982, p. 155].

b) enfin, une saisie analogue des phénomènes de polysémie, liés dans la perspective psychologico-historique aux mécanismes du changement sémantique par métaphore et métonymie, et reprise dans la perspective cognitiviste à la fois dans l'étude de la métaphore (Lakoff, bien sûr), la promotion du concept de "prototype", l'abandon relatif de la perspective diachronique et l'attention portée à la structure prototypique interne des concepts lexicaux polysémiques.

Quant aux apports et prolongements apportés par l'approche cognitive à la tradition préstructurale, ils concerneraient principalement : l'extensionnalité des concepts lexicaux, la notion de prototype supposant l'abandon de la conception du concept lexical comme unité *discrète* (cf. également [Fuchs, Victorri, 1994] qui n'assument pas une position cognitiviste intégrale), la généralisation de la notion de polysémie, l'abolition corrélative de la distinction entre attributs essentiels et

accidentels, la définition des concepts lexicaux par des *disjonctions* et non plus des conjonctions d'attributs pertinents, l'intégration des concepts lexicaux, enfin, la cognition humaine sous ses principaux aspects : "interpréter, ordonner, fixer et exprimer l'expérience humaine". Par où l'on retrouve à la fois, me semble-t-il, cette dialectique de la pénurie et de la ressource qui fait de la sémantique au cours de son histoire une figure des recommencements permanents.

J.-C. Anscombe (*op. cit.*), commentant l'article de Geeraerts, notait quant à lui le "comique" de cette situation, puisque :

"Le cognitivisme est vu comme une alternative plus que satisfaisante aux hypothèses structuralistes d'autonomie (notamment de la sémantique) auxquelles ils s'oppose. Or (...) on trouvait déjà cette position dans la tradition historico-philologique de la fin du XIX^e siècle-début XX^e siècle. (...) Le structuralisme saussurien ne prévoyait certainement pas qu'en répudiant de telles hypothèses parce que psychologisantes, il préparait, d'une certaine façon, le lit du cognitivisme. *Ita diis placuit*" [*op. cit.*, p. 50].

En proposant ces quelques éléments — très lacunaires — de mise en perspective, nous ne pensons pas fixer le cadre de lecture des contributions proposées au lecteur, ni même contester radicalement ce type d'histoire qui trouve dans le passé à court terme les justifications du présent, nous ne prétendons pas non plus corriger des interprétations au nom d'une orthodoxie ou d'une unité de points de vue et d'approches qui — hormis la perspective historique et la focalisation sur les théories et les techniques du sens — n'existent pas ici.

Il s'agissait plutôt d'ouvrir à la libre interprétation d'essais pour lesquels chaque auteur renoue quelques fils de sa propre expérience "contextualisée" des théories de la signification, et en propose au lecteur une représentation partielle, provisoire, en mouvement.

Christian Puech

(*Université de Paris III*
UMR 7597 CNRS «Histoire des théories linguistiques»)

Références bibliographiques

ANSCOMBRE (J.-C.)

1998, "Regards sur la sémantique française contemporaine", in BOUQUET (S.), 1998.

AUROUX (S.)

1983, "Le Signe et la culture dans la linguistique des Lumières", p. 507-512, in *Zur Phonetik, Sprachwissenschaft Und Kommunikation.-Forschungen*, 36, 5.1988, "Antoine Meillet et la linguistique de son temps", *Histoire, Epistémologie, Langage* (PUV), t. 10, fasc. II.1995, "The Semiological Sources of Semantics", in *Historical Roots of Linguistic Theories*, ed. by L. Formigari and D. Gambarara, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.

BALIBAR (É.)

1998, "Le Traité lockien de l'identité", in J. Locke, *Identité et différence : l'invention de la conscience*, texte présenté, trad. et commenté par É. Balibar, Paris, Seuil (Points).

BERGOUNIOUX (G.)

1987, "Comment la sémantique se fit un nom", *Ornicar*, n° 42.

BOUQUET (S.)

1997, *Introduction à la lecture de Saussure*, Payot, Paris.1998, "Diversité de la (des) science(s) du langage aujourd'hui : figures, modèles et concepts épistémologiques", *Langages*, n° 129.

BRÉAL (M.)

1897, *Essai de sémantique (science des significations)*, Paris, Gérard Monfort, 1982.

CHISS (J.-L.), PUECH (C.)

1997, *Fondations de la linguistique*, 1^e éd., Bruxelles, De-Boeck-Wesmael, 1987 ; 2^e éd. remaniée, Louvain-la-Neuve, Duculot.1999, *Le Langage et ses disciplines*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

COQUET (J.-C.)

1997, *La Quête du sens : le langage en question*, Paris, PUF (Formes sémiotiques).

DARMESTETER (A.)

1887, *La Vie des mots étudiée dans leurs significations*, Paris, Delagrave ; rééd. Paris, Éd. Champ libre, 1979.

DELESALLE (S.), CHEVALIER (J.-C.)

1986, *La Linguistique, la grammaire et l'école*, Paris, A. Colin.

FORMIGARI (L.)

1994, *La Sémiotique empiriste face au kantisme*, Liège, Mardaga.

FUCHS (C.), VICTORRI (B.)

1994, "The Challenge of Continuity for a Linguistic Approach to Semantics", *Linguisticae Investigationes supplementa*, vol. 19, Amsterdam-Philadelphia, J. Benjamins, B. V.

GEERAERTS (D.)

1991, "La Grammaire cognitive et la sémantique lexicale", *Communications*, «Sémantique cognitive», n° 53.

GREIMAS (A.-J.)

1966, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse.

HENRY (V.)

1896, *Antinomies linguistiques*, Alcan ; rééd. avec *Le Langage martien* (1901), Paris, Didier-Érudition, 1987.

LAKOFF (G.)

1982, "Experimental Factors in Linguistics", *Language, Mind and Brain*, T. W. Simon et R. J. Scholes, eds, Erlbaum, cité dans GEERAERTS (D.), 1991.

LATRAVERSE (F.)

1987, *La Pragmatique : histoire et critique*, Liège, Mardaga.

NERLICH (B.)

1992, *Semantics Theories in Europe*, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

NERLICH (B.), éd.

1993, «Histoire de la sémantique», *Histoire Epistémologie Langage* (PUV), t. 15, fasc. I.

NORMAND (C.), éd.

1990, *La Quadrature du sens*, Paris, PUF.

NYCKEES (V.)

1998, *La Sémantique*, Paris, Belin.

PUECH (C.), éd.

1992, "Sémiologie et histoire des théories du langage", *Langages*, n° 107.

RASTIER (F.)

1998, "Le Problème épistémologique du contexte et le statut de l'interprétation dans les sciences du langage", in BOUQUET (S.), 1998.

TERRENCE (G.)

1982, "A History of Semantics", *Studies in the History of Linguistics*, vol. 30, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins.

TRABANT (J.)

1992, *Humboldt ou le sens du langage*, Liège, Mardaga.

